430864

LA LEÇON PATERNELLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. PACCARD ET R. LAQUEYRIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 22 OCTOBRE 1822.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 51.

1822.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DORVILLIERS.....	M. FERDINAND.
ERNESTINE, sa fille.....	Mlle. ADÈLE DUPUIS.
CHARLES, époux d'Ernestine..	M. CAMIADE.
FIRBEL, ami de Charles.....	M. BRÉGY.
ANTOINE, vieux domestique...	M. PARENT.
VICTOIRE, femme-de-chambre.	Mlle. GOUGIBUS.
JEAN, portier.....	M. DUMÉNIS.
M. BADIGEON, entrepreneur.	M. JOSEPH.
M. BOURACAN, tailleur.....	M. BLANCHARD.
Mlle MARABOU, marchande de modes.....	Mlle. BOIS.

La scène est à Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET

Digitized by Google

LA LEÇON PATERNELLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

Le Théâtre représente un salon élégamment meublé et orné d'objets d'arts et de luxe. Au fond, l'entrée principale; à droite, l'appartement de Charles; à gauche, celui d'Ernestine. Plusieurs tables de jeu; d'autres couvertes de pâtisserie, de bouteilles, etc. Tout annonce la suite d'une soirée et d'un punch.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOIRE, seule.

(*Elle va écouter à la porte de sa maîtresse.*)

On n'entend rien chez Madame. (*Elle vient écouter à la porte de Charles.*) Monsieur dort encore, sans doute..... Je le crois bien; quand on a passé la moitié de la nuit à se divertir!... Quel train de vie dans cette maison! On y est toujours en plaisirs et en fêtes.... Je crois enfin que j'ai trouvé là une bonne condition. Faut tâcher d'y rester... J'entends quelqu'un... Eh! c'est notre bon homme de portier.

SCENE II.

VICTOIRE, JEAN.

JEAN, *chargé de cartons, et s'efforçant d'entrer.*

Ah! çà, voyons, passerai-je t-il ou ne passerai-je t-il pas?

VICTOIRE.

Il faut lui ouvrir les deux battans comme à un grand personnage.

Digitized by Google

JEAN, *posant les cartons.*

En v'là-t-il, en v'là-t-il ?... c'est-il léger!... Mamzelle Victoire ; soyez témoin que j'ai posé tout ça avec précaution... ce sont de ces choses... Ah! ah! (*Il rit.*)

VICTOIRE.

Très-précieuses, monsieur Jean.

JEAN.

Oui, oui.... si l'on veut... Voici les journaux que je vous remets.

VICTOIRE.

Après les avoir lus!

JEAN.

Eh! je suis le premier levé de la maison.... Et puis, tout portier que l'on soit, on est bien aise de savoir un peu ce qui se passe dans le monde politique et littéraire.

VICTOIRE.

Est-ce que vous avez besoin de journaux! Votre loge n'est-elle pas une fabrique de nouvelles?

JEAN.

Oh! pardi, c'est vrai, ça, mamzelle Victoire, surtout quand la mère Pincé s'y rencontre avec la commère Jeanneton et la laitière du coin ; elles vous en dégoisent, c'est un charme! ça n'en finit plus. L'une vous dit ci, l'autre vous dit ça ; Jeanneton broche sur le tout ; c'est un véritable enseignement mutuel.... A propos de ça, il paraît qu'ils s'en sont fièrement donné tout de même, ici, hier soir... Eh! voici des cartes ; faut que j'en prenne pour jouer, le soir, au mariage avec ma vieille.

VICTOIRE.

Prenez, prenez, monsieur Jean.

JEAN.

Ah! c'est qu'il y a long-temps que nous n'avons fait la partie ensemble.... (*Il s'assied sur une chaise.*) Sont-ils farces ces Messieurs! ils ne se trouvent pas bien sur une chaise ; il leur faut des fauteuils, des coussins. (*Il s'est mis dans un fauteuil.*) Eh! c'est vrai qu'on n'y est pas trop mal là-dedans.... Ah! pardon, mamzelle Victoire.

(*Il lui avance un fauteuil.*)

Digitized by Google

VICTOIRE, *s'asseyant.*

Pour vous obéir, monsieur Jean.

JEAN, *la servant.*

Faut tout de même que M. Charles ait bien des écus pour y tenir; mais, comme dit le vieux Antoine, avec ses proverbes : *Tout ce qui reluit n'est pas or!*

VICTOIRE.

Chut, chut, taisez-vous donc; si l'on nous entendait.... Tenez, moi, qui vous parle, pour bien moins que cela, j'ai reçu plus d'une fois mon congé, avant même d'avoir eu le temps de défaire mon paquet. Dernièrement encore, où j'étais avant d'entrer ici, pour avoir seulement parlé devant Monsieur, d'un de ses cousins, qui faisait toujours ses visites quand il n'y était pas, n'ai-je été renvoyée par Madame.... que je ne veux pas nommer par discrétion.

JEAN, *buvant.*

C'est bien ça, ma fille!

VICTOIRE.

Vous ne connaissez que ça.... cette dame si fraîche, si gentille, qui tient ce magasin de nouveautés, ici, tout près, à gauche, en tournant....

JEAN.

A la coiffure du jour : Je vois ça d'ici.

VICTOIRE.

C'est ça; vous y êtes.... Enfin, je veux rester dans cette maison; et j'ai bien résolu de ne plus m'inquietter des affaires de mes maîtres.

JEAN.

C'est aussi mon principe, moi... Pardi, si l'on voulait!.. Croyez-vous que je ne sache pas bien ce qui se passe ici?.. Mais, ça ne nous regarde pas.

VICTOIRE.

On a bien assez de ses propres peines... (*Se rapprochant.*) Que savez-vous donc, monsieur Jean?

JEAN.

Oh! des choses... (*Se rapprochant aussi.*) Mais, faut d'abord me promettre... parce que... voyez-vous...

Digitized by Google

VICTOIRE.

Je ne suis pas plus indiscrette que curieuse.

JEAN, *buvant.*

Ça me rassure... Faut vous dire, que M. Dorvilliers, le père de Madame, en la donnant en mariage à M. Charles, lui a aussi donné sa place de chef de bureau... C'est une jolie bague au doigt... Il y a joint toute sa fortune, et ne s'est réservé que quelques épargnes pour aller vivre à Senlis, où il a voulu se retirer... V'là-t-il un brave homme!.. buvons à sa santé. (*Ils boivent.*) grand bien lui fasse.

VICTOIRE.

Eh bien, monsieur Jean, ce n'est que ça? je croyais que vous m'alliez dire des choses...

JEAN.

Bah! s'il faut en croire la chronique scandaleuse (*il se rapproche encore*), M. Charles dépense beaucoup plus qu'il ne faudrait... Madame ne songe qu'à sa toilette... Ils ont loué une maison sur l'avenue des Champs-Elysées... Ils font tous les jours de nouvelles dettes, et ne payent plus personne.

VICTOIRE.

Ah çà! que je ne perde pas mes gages, moi.

JEAN.

On prétend que M. Charles néglige toutes ses affaires, qu'on ne le voit plus à son bureau, et que, quelque matin, tout ça pourrait ben finir par de l'eau claire.

VICTOIRE.

Et vous n'avez pas peur de ça, monsieur Jean? Mais, qu'en pensez-vous?

JEAN.

Ce que j'en pense?... ma fine, après y avoir bien réfléchi... (*il boit.*), je ne sais trop que vous en dire.

VICTOIRE.

Ah! mon Dieu!.... Eh bien! vous pensez justement comme M. Antoine.

Digitized by Google

SCENE III.

Les Mêmes, ANTOINE.

ANTOINE, *à lui-même.*

Qui sème trop de joie, doit s'attendre à recueillir des peines... Qui vivra verra... Eh bien! vous voilà, vous autres; ne vous gênez pas, faites comme chez vous.

JEAN, *se levant.*

Ah! bon jour, monsieur Antoine.

VICTOIRE.

Ne vous fâchez pas, voyons.

ANTOINE.

Je n'ai pas raison, peut-être, quand je vois tout ce qui se passe ici; le désordre des maîtres, le gaspillage des gens de la maison...

JEAN.

Allons, allons, monsieur Antoine, il n'y a pas tant de mal... Ce restant de punch se serait perdu, vaut-il pas autant que nous en profitions?

ANTOINE.

Et ces pâtisseries.... est-ce aussi pour...?

JEAN.

Ah! vous qui êtes un homme de raison, je vous le demande, là, est-ce qu'on peut boire sans manger?

ANTOINE.

Ah! bah! aidez-moi plutôt à ranger tout cela, ça vaudra mieux que de faire des phrases.

JEAN.

Tout à votre service, monsieur Antoine... attendez que je boive un autre coup.

Victoire et Jean rangent les tables dans le fond.

ANTOINE, *mettant les fauteuils en place.*

Ah? mon dieu, mon dieu! quelle profusion! et pour qui encore?.. Ce M. de Firbel surtout qui fait ici la pluie et le beau temps....

Digitized by Google

JEAN.

Ces bouteilles vides, les descendrons-nous à la cave ?

ANTOINE.

Sans doute.... M. Charles a fait là une terrible connaissance... belle montre et peu de rapport.

VICTOIRE.

Mettrai-je aussi ces biscuits dans le buffet ?

ANTOINE.

Oui, oui... C'est lui seul qui inspire à mon jeune maître le goût d'un tas de babioles qu'il lui fait payer si cher et qui le ruinent... pour peu que cela continue, les appartemens seront bientôt transformés en magasins bien assortis, et... et la vente suivra... si jamais leur père apprenait tout cela, lui qui s'est privé de tout pour eux... comme il monterait sur ses grands chevaux... je n'aurais qu'à bien me tenir... moi, qui avais promis de l'informer... mais je suis si bon! (*il regarde sa montre.*) Il n'y aura pas encore de bureau aujourd'hui, il n'est pas de bonne fête sans lendemain. Mais, patience, les jours se suivent et ne se ressemblent pas; j'ai beau le dire, j'y perds mes peines, il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Entrons chez lui.

Il entre à droite.

SCENE IV.

VICTOIRE, JEAN.

VICTOIRE.

Monsieur Jean, et moi qui allais oublier!... J'ai des commissions à vous donner de la part de madame.

JEAN.

Me v'là prêt, mamzelle.

VICTOIRE.

D'abord, cette lettre pour M. Crépin.

JEAN.

Le cordonnier pour femme? je le connais... oh! c'est un malin, il a un brevet d'invention. N'a-t-il pas trouvé le secret de faire entrer les grands pieds dans ses petits souliers, aussi, quelle pratique!

Digitized by Google

VICTOIRE, *lui donnant une seconde lettre.*

Celle-ci est pour M. Zéphir, coiffeur.

JEAN.

C'est encore un illustre.

VICTOIRE.

Les dames lui doivent *leurs repentirs.*

JEAN.

Aussi a-t-il cabriolet.

VICTOIRE.

Et il a fait son chemin.... On sonne chez madame... tenez encore, celle-ci est pour mademoiselle Hortense, madame l'a bien recommandée, et il faut la remettre tout de suite. Voilà pour toutes ces commissions.

Elle lui donne une pièce et entre dans l'appartement à gauche.

SCENE V.

JEAN, *seul.*

Eh! trente sols, c'est honnête; mettons ça avec les autres dans le quartier de réserve, pour que ma vieille n'en voie rien (*il glisse la pièce dans le gousset de gauche.*) C'est qu'elle a le tac, la gaillarde, pour me souffler mes petits profits, mais je ruse et mes buvettes vont leur train. Je vais faire trotter mon fils, faut que les pères se ménagent. Voici monsieur, emportons tout cela.

Il prend le panier de bouteilles et sort par le fond.

SCENE VI.

CHARLES, ANTOINE.

CHARLES, *s'asseyant.*

Les journaux.

ANTOINE, *allant pour les prendre sur la table.*

Les voici, monsieur.

CHARLES.

Bien, bien, laisse-les où ils sont.

(*Il s'étend dans un fauteuil.*)

Digitized by Google

Je n'en lis aucun, je n'ai pas de temps à perdre, moi ; c'est pour ma société que je les reçois, c'est de ton, je m'y conforme.

ANTOINE.

Vos abonnemens cette année vont à plus de six cents francs.

CHARLES.

Tant que cela ?

ANTOINE.

J'avais déjà pris le soin de faire remarquer à monsieur...

CHARLES.

Je le sais : je verrai.

ANTOINE.

Cependant les abonnemens courent.

CHARLES.

Ah ! vous êtes aussi trop pressant, Antoine.

ANTOINE.

Lorsque j'avais l'honneur de servir monsieur votre beau-père...

CHARLES.

Toujours mon beau-père ! Ces comparaisons auxquelles vous revenez sans cesse me fatiguent ; mon beau père, sans doute, est un digne et respectable homme, mais d'une simplicité de mœurs que je ne saurais adopter... Je croyais sur cela m'être expliqué suffisamment avec vous.

SCENE VII.

Les Mêmes, ERNESTINE, *en négligé élégant.*

ERNESTINE, *l'embrassant.*

Bonjour, Charles, bonjour, mon ami.

CHARLES.

Bonjour, Ernestine.

ERNESTINE.

Qu'as-tu, mon ami, ta figure ne me paraît pas riante comme à l'ordinaire ?

Digitized by Google

CHARLES.

Ce n'est rien, rien.

ERNESTINE.

Je veux le savoir.

CHARLES.

C'est Antoine...

ERNESTINE.

Ah!

CHARLES.

Oui, qui par ses éternelles remontrances...

ERNESTINE.

Antoine, ce n'est pas bien; je ne veux pas qu'on fasse la moindre peine à mon Charles, entendez-vous? (*à Charles*) C'est par attachement, ce qu'il en fait, mon ami, et peut-être n'a-t-il pas tant de torts.

ANTOINE, *à part.*

Elle a du bon. (*Haut.*) Il faut songer à l'avenir, madame, et garder une poire pour la soif. Lorsque monsieur votre père...

CHARLES.

Oh! voici encore le père!.. il suffit, Antoine, on suivra vos avis, on se rangera, on se réformera, ne fût-ce que pour être délivré de vos éternelles jérémiades.

ERNESTINE.

Ah! pour le coup, Antoine, vous n'avez rien à dire, j'espère?

ANTOINE, *à part.*

Hem! promettre et tenir...

ERNESTINE, *à Charles.*

Il a raison, mon ami: tu n'achèteras plus tant de tableaux, tant de bronzes, n'est-ce pas? tu en as bien assez. A propos, Antoine, n'oubliez pas d'aller prendre mon écrin chez mon bijoutier. (*A Charles.*) Occupons-nous moins de frivolités, mon ami.

CHARLES.

Oui, oui, tu m'y faisais penser. Toi, tu n'achèteras plus autant de robes, de chapeaux, de fleurs, de rubans, de colifichets, tes cartons en sont pleins.

ERNESTINE.

Ah! monsieur Charles, un peu plus de respect pour mes

Digitized by Google

cartons, s'il vous plaît; fi, monsieur, que c'est vilain, parler ainsi des plus charmans attributs de la mode (*avec espièglerie*) Ne te souvient-il plus de ce joli petit bonnet de l'autre soir, avec lequel tu me trouvas si gentille?.. heim!

CHARLES.

Ah! oui, oui, tu ne fus jamais plus attrayante et plus jolie

ERNESTINE, *tirant d'un carton un chapeau qu'elle essaye.*

Et ce chapeau, comment me fait-il?

CHARLES.

A merveille!.. charmante!

ERNESTINE.

Vous trouvez?.. je le crois bien, il sort de chez madame Correau.

ANTOINE, *à part.*

Beau fruit de mes sermons Je vois bien que je prêche dans le désert.

ERNESTINE, *ayant posé le chapeau étourdiement, et prenant dans un autre carton une couronne qu'elle essaye. Jouant la modestie.*

Quelle physionomie trouves-tu que me donne cette couronne à la vestale?

CHARLES.

Tout te sied à ravir, ou plutôt tu embellis tout ce que tu portes.

ERNESTINE, *baissant les yeux, et croisant les mains sur sa poitrine.*

Vous allez me faire rougir.

ANTOINE, *à part, arrangeant le chapeau dans le carton.*

Quelle étourderie!.. mais, rira bien qui rira le dernier.

ERNESTINE, *tenant une guirlande. Avec coquetterie.*

Et lorsque dans un bal, cette guirlande légère ondoiera autour d'une robe élégante... oh! le charmant effet que cela va faire. Qu'en penses-tu, mon ami? tiens, regarde.

(*Elle danse.*)

ANTOINE.

Ah! mon dieu, monsieur Dorvilliers, mon cher maître; voilà le bal qui va finir.

Digitized by Google

SCÊNE VIII.

Les Mêmes, M. DORVILLIERS.

ERNESTINE.

Mon père!

CHARLES.

Vous ici!

M DORVILLIERS.

Eh! oui, mes chers enfans!

ANTOINE, *lui baisant la main.*

Mon bon maître!

M. DORVILLIERS.

Bonjour, bonjour, mon pauvre Antoine. (*A ses enfans.*) Eh! bien, je vous trouve dans la joie? tant mieux, morbleu! cela prouve le contentement du cœur, et le cœur n'est content que lorsque les affaires vont bien. Vous ne vous attendiez pas à me voir, je parie, j'aime à surprendre mes gens, moi.

ERNESTINE *l'embrassant encore.*

Et toujours bien agréablement.

ANTOINE, *à part.*

Pourvu qu'il n'aille pas découvrir... motus, n'éveillons pas le chat qui dort.

M. DORVILLIERS.

Ah! çà, j'ai furieusement à me plaindre de vous? Comment! me laisser trois grands mois sans me donner de vos nouvelles.

ERNESTINE.

Trois mois! tant que cela?

M. DORVILLIERS.

Tout autant. Au milieu des distractions du monde, le temps passe vîte, mais nous comptons les heures, à Senlis.

CHARLES.

Croyez bien que cela ne nous a pas empêchés de penser à vous.

ERNESTINE.

Assurément.

Digitized by Google

M. DORVILLIERS.

J'aime à le croire... Allons, allons, n'en parlons plus.... Savez-vous que vous êtes bien logés ici.... Quelle élégance! de beaux meubles, du luxe même.

CHARLES.

Oh! pour le coup, vous exagérez un peu... Ne faut-il pas d'ailleurs suivre le torrent.

ANTOINE, *à part.*

Oui, au bout du fossé...

M. DORVILLIERS, *regardant les cartons.*

Ernestine ne montre pas moins de goût dans ses parures que je vois là étalées.

ERNESTINE.

Ce qu'on en fait, c'est plutôt pour les autres que pour soi-même. On a des connaissances; n'est-on pas forcée de prendre le ton des personnes que l'on voit, peut-on être sans parure et sans bijoux, et quelle femme à présent n'a pas son cachemire.

CHARLES.

On passerait pour ridicule et l'on serait abandonné de tout le monde, si l'on n'imitait l'exemple des dames dans sa mise et dans son ameublement.

M. DORVILLIERS.

Oui, j'ai vu naître cette manie de briller qui, de Paris a débordé dans nos campagnes Ici, le plus petit commis et le plus mince artisan sont meublés comme des princes. La dorure et l'acajou ont remplacé chez nos villageois les meubles modestes qu'ils tenaient de leurs pères! De là des besoins nouveaux, de nouvelles dettes pour les satisfaire; et partout et toujours le désordre des ménages, la ruine des familles et la perte de mœurs.

ANTOINE, *à part.*

Que de pierres il jette dans leur jardin! se douterait-il?....

ERNESTINE.

Ah! mon père, quel effrayant tableau vous nous présentez-là.

M. DORVILLIERS.

Pardon, mes enfans, c'est une boutade d'humeur qui m'a prise, et j'oubliais que je n'étais pas venu ici pour moraliser.

Digitized by Google

Heureusement que vous n'en avez pas besoin. (*à Charles.*) Tu es sage, toi, tu es laborieux, rangé ; bientôt, sans doute, ton avancement sera le prix de ton exactitude et de ton zèle, et légitimera mieux encore tout ce que ce ton brillant peut avoir de prématuré.... Mais j'ai quelques affaires pressantes à terminer et j'y cours. Les affaires avant tout, tu sais cela, toi, mon ami. Je reviens dîner avec vous, et demain je reprends ma route....

ERNESTINE.

Pour Senlis, mon père, vous voulez déjà nous quitter.?

M. DORVILLIERS.

Non, non, je pars pour Lyon, et à mon retour je prétends me dédommager amplement.... Mais je vous laisse (*à Charles.*) D'autant plus que c'est l'heure de tes occupations et ce n'est pas moi qui veux t'en détourner. Allons, allons, ne vous dérangez pas, point de façons, je ne veux que de l'amitié : au revoir, mes enfans.

Il embrasse sa fille, serre la main de Charles et sort.

SCÈNE IX.

CHARLES, ERNESTINE, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh! bien, Monsieur, vous avez entendu M. votre beau-père. Vous voyez la confiance qu'il vous témoigne. D'un moment à l'autre il peut être instruit, il y a tant d'âmes charitables!..

CHARLES.

Eh! quoi, Antoine, allez-vous encore recommencer?

ERNESTINE.

Ne t'emporte pas, mon ami, j'ai partagé ses craintes.... évitons que mon père s'aperçoive de....

CHARLES.

Eh! bien, soit.... Mais à l'entendre, il semble.... J'ai des dettes, c'est vrai, tout les honnêtes gens en ont.... mais avec de l'argent on les paye, et je touche aujourd'hui 10,000 fr. que Firbel me fait prêter par l'entremise d'un de ses amis. Ainsi, pour Dieu, Antoine, gardez vos proverbes et laissez-nous jouir en paix de notre jeunesse.

Digitized by Google

ANTOINE, *à part.*

Il sera temps de fermer la cage quand les oiseaux seront envolés.

CHARLES, *à Ernestine.*

Ma chère amie, tu sais bien que Clarisse t'a fait prier de passer chez elle.

ERNESTINE.

Tu as raison, j'allais l'oublier.

CHARLES.

Je t'y laisserai en allant voir les travaux de notre petite maison des Champs-Elysés; j'ai quelques ordres à donner...

ERNESTINE.

Pour mon boudoir, n'est-ce pas, je ne veux rien de fastueux, entends-tu, mon ami, de l'élégance, voilà tout. Tu me reprendras en revenant.... Victoire, apportez-moi ces cartons.... n'oubliez pas mon écrin, Antoine.

Elle rentre chez elle.

SCENE X.

CHARLES, FIRBEL, ANTOINE, JEAN.

ANTOINE, *annonçant.*

M. de Firbel.... (*à part.*) Quel bagage!

FIRBEL, *tenant un tableau recouvert et sous son bras plusieurs volumes et des brochures.*

Aidez-moi, Antoine je vous prie.... Jean, prenez bien garde! (*il donne les livres à Antoine.*)

JEAN, *tenant un bronze.*

N'y a pas de risque, je tiens la femme par une jambe et le cheval par la tête de l'homme.

FIRBEL.

Posez cela sur la table avec précaution.

Il va placer le tableau sur les bras d'un fauteuil.

CHARLES.

Ce pauvre ami, il est tout de feu.

Digitized by Google

FIRBEL, *venant arranger le groupe sur la table et revenant ensuite au tableau, etc.*

Bien, très bien. Bonjour, mon ami.

CHARLES, *s'approchant du groupe.*

Bonjour.

JEAN.

C'est égal, je ne peux pas revenir de ce cheval qui a un corps d'homme ou bien de cet homme qui a un corps de cheval... ça me taquine, j'aime qu'on soit tout homme ou tout bête, v'là comme je suis, moi.

ANTOINE.

Ne voyez-vous pas que c'est de la fable. (*à part.*) On la préfère ici à la réalité. (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

CHARLES, FIRBEL.

CHARLES.

Tout cela était donc acheté...

FIRBEL.

D'hier soir.

CHARLES, *examinant le bronze.*

Je connais le sujet, c'est le Centaure Nessus.

FIRBEL.

Enlevant Déjanire.... *Dejaniram rapiens.*

CHARLES.

Où diable as-tu deterré cela?

FIRBEL.

Chez un employé qui, ayant perdu sa place, s'est vu dans la nécessité de se défaire de son superflu.

CHARLES.

Afin de pouvoir au nécessaire.

FIRBEL.

J'ai pensé que cela pourrait te convenir.

CHARLES.

Certainement.

Digitized by Google

FIRBEL.

Analyse toutes les beautés de ce groupe : quelle pureté de dessin, quelle grâce dans les contours, quel fini précieux !

CHARLES.

En effet, c'est ce que je remarque.

FIRBEL.

Quel feu dans les regards du Centaure !

CHARLES.

Et Déjanire, comme elle se défend !

FIRBEL.

Admire ses efforts.

CHARLES.

Ce sont bien ceux de la vertu.

FIRBEL.

Antique, mon ami, antique !

CHARLES.

Et tu as payé cela ?

FIRBEL.

C'est une donnée... tu en sera surpris.

CHARLES.

Mais encore.

FIRBEL.

Cent écus.

CHARLES.

Ah! bien.... Voyons le tableau.

FIRBEL.

Il te tarde de le contempler. Place-toi ici..... un peu plus de côté, encore.... recule un peu... là, bien.... attention, je vais lever la toile. (*Après quelques jeux de scène, il découvre le tableau.*)

CHARLES.

Ah! c'est *le retour de l'enfant prodigue.*

FIRBEL.

C'est cela, et le pendant de celui que tu as déjà. A *l'enfant prodigue*, qui dissipe gaîment son héritage dans les plaisirs et la débauche, il fallait le retour à la maison paternelle.

Digitized by Google

CHARLES.

Sans doute.

FIRBEL.

Le sujet est beau.... quelle couleur! quelle harmonie! quelle expression!

CHARLES, *avec sentiment.*

Comme le repentir se peint bien sur tous les traits et dans la pose du jeune homme!

FIRBEL, *avec légèreté.*

Comme la joie et la bonté se lisent sur la figure vénérable du père.

CHARLES, *réfléchissant.*

Oui, oui.

FIRBEL.

Il te frappe, n'est ce pas?

CHARLES.

Oui, oui.

FIRBEL, *après avoir observé Charles.*

Mais tu y donnes trop d'attention pour le moment. (*Il retire le tableau. Charles reste absorbé dans la même attitude*). Eh bien, que fais-tu donc là?

CHARLES.

Ah! rien, rien, je... Que te coûte celui-là?

FIRBEL.

Il y a tel amateur qui, pour avoir un tableau pareil, le couvrirait d'or.

CHARLES.

Amateur!... je crois l'être.

FIRBEL.

Personne ne le sait mieux que moi... tu es un amateur... distingué.

CHARLES.

Dis-moi donc le prix.

FIRBEL.

C'est un hasard, je l'ai eu pour la bagatelle de vingt-cinq louis.

CHARLES.

Il les vaut.

Digitized by Google

FIRBEL.

Comment! s'il les vaut!... ce sera un des meilleurs morceaux de ta collection, que j'ai à cœur de completter... elle est déjà très-précieuse, et c'est ainsi que petit à petit tu peux t'assurer une fortune...

CHARLES.

C'est à tes soins et à ton amitié que j'en serai redevable.

FIRBEL.

Laissons cela. Crois-tu que l'amitié ne trouve pas son compte dans les bons marchés que je te fais faire?

CHARLES.

Je ne te parle pas de te rembourser de suite.

FIRBEL.

Tu badines... nous en ferons compte avec les cinq mille francs que tu me prêtes sur les quinze mille que je te fais emprunter et qu'on va bientôt nous apporter sans doute... ah! voici ta femme.

SCENE XII.

Les Mêmes, ERNESTINE, ANTOINE, VICTOIRE.

FIRBEL.

Belle dame, je suis votre humble serviteur.

ERNESTINE, *habillée.*

Je vous salue, monsieur... (*Voyant le bronze et le tableau*). Ah! ah!

CHARLES.

Tu reconnais les soins de notre ami.

VICTOIRE.

Oh! les jolies choses!

ANTOINE.

Madame, voici votre écrin remis en état.

ERNESTINE.

Bien... (*Elle l'ouvre*). Voyez donc, Victoire, il est superbe maintenant.

VICTOIRE.

Comme ça brille.

Ernestine ôte divers bijoux et s'en pare.

Digitized by Google

ANTOINE, *à Charles.*

Monsieur, votre garçon de bureau vient prendre votre porte-feuille.

CHARLES.

Donnez-le lui, et dites que je n'irai que tard...

FIRBEL.

Peut-être même n'ira-t-il pas du tout... il a un grand mal de tête que le travail ne ferait qu'augmenter.

ANTOINE, *à part.*

C'est sans doute la meilleure raison possible, car c'est celle qu'on donne tous les jours.

CHARLES.

Antoine, en allant chercher mon porte-feuille, placez dans mon cabinet ce bronze et ce tableau.

(*Antoine prend ces objets, entre à gauche, reparaît ensuite avec le porte-feuille, sort un instant par le fond, et revient vers la fin de la scène*).

FIRBEL, *à Ernestine.*

Je vous apporte des billets de Beaujon.

ERNESTINE, *mettant ses boucles d'oreille.*

De Beaujon! est-ce qu'on va là?

FIRBEL.

Comment! c'est un lieu charmant! le rendez-vous de la meilleure société... des fêtes délicieuses, les plaisirs les plus variés... et l'affiche vous dira le reste.

CHARLES.

On n'a pas plus d'attention.

FIRBEL, *à Ernestine.*

Ma cousine m'a chargé de vous remettre ces échantillons.

Il les lui donne.

ERNESTINE.

Je vous remercie... ils sont charmans... tenez, Victoire.

VICTOIRE, *à elle-même.*

Se charger d'échantillons!... c'est un homme comme on n'en trouverait pas deux.

FIRBEL, *à Ernestine.*

Voici les brochures du jour et un roman nouveau.

Digitized by Google

VICTOIRE, *à part.*

Un roman! je lirai ça dans mes momens perdus.

FIRBEL.

J'ai renouvelé votre abonnement au *Journal des Modes*, comme vous m'en avez prié.

CHARLES.

Il pense à tout.

ERNESTINE.

Il est d'une complaisance!

CHARLES, *à Ernestine.*

Ah çà! te voilà prête, nous allons partir.

ERNESTINE, *à Firbel.*

Serez-vous des nôtres, Monsieur?

FIRBEL.

Cela m'est impossible, belle dame; et vous devez m'en croire, puisque je sacrifie le plaisir d'être avec vous à des affaires toujours ennuyeuses, mais auxquelles il faut obéir.

CHARLES.

Point de gêne, mon ami... nous te retrouverons.

FIRBEL.

Oui, oui; je n'ai qu'une petite course à faire, et je reviens attendre ici notre homme aux quinze mille francs; car, avec ces gens-là, il faut de l'exactitude; les usuriers ne reviennent pas deux fois.

ANTOINE, *à part.*

Quinze mille francs!... un usurier!

FIRBEL.

A ce sujet, j'ai deux mots à dire à Antoine.

CHARLES.

Allons, viens, Ernestine... Sans adieu, mon ami.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCENE XIII.

FIRBEL, ANTOINE, VICTOIRE, *assise et feuilletant le roman.*

FIRBEL.

Antoine, il doit venir ici un homme dont nous avons grand besoin.

Digitized by Google

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

FIRBEL.

S'il venait, et que votre maître ou moi ne fussions pas rentrés, vous le feriez attendre.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

FIRBEL.

Surtout, point de conversation indiscrette avec cet homme-là; cela pourrait nuire à votre maître et à moi; entendez-vous?

ANTOINE.

Oui, Monsieur (*à part.*): et je vais, moi, donner des ordres pour qu'on ne laisse monter personne de cette espèce; il en vient bien assez d'autres! (*Il sort par le fond.*)

SCENE XIV.

FIRBEL, VICTOIRE.

FIRBEL.

Ah! voici la nouvelle soubrette... elle n'est pas mal du tout. St. St. Dis-moi, ma belle enfant, comment te nommes-tu?

VICTOIRE, *se levant.*

Victoire, pour vous servir, Monsieur.

FIRBEL.

Voilà un nom qui promet.... Eh bien! Victoire, es-tu contente de Paris et de ta nouvelle condition?

VICTOIRE.

Dame, Paris me convient assez; et, à quelque chose près, ça vaut bien notre village... Quant à ma condition, je crois, Dieu merci, pour cette fois, que je suis bien tombée.

FIRBEL.

Bien tombée, tant mieux, cela est de bon augure. A Paris, vois-tu, la fortune d'une fille dépend souvent du premier pas qu'elle fait. Laisse-toi aller, ma petite, à ta bonne aventure; elle ne peut qu'être favorable à un minois aussi piquant que le tien. (*Il veut l'embrasser.*)

Digitized by Google

VICTOIRE.

Finissez-donc, Monsieur.

FIRBEL.

Ah! tu fais la cruelle... mais, ce n'est que par façon...

VICTOIRE.

Laissez-moi... ou je vais crier.

FIRBEL, *voulant toujours l'embrasser.*

Comment, tu serais assez indiscrette.... Ah! je....

VICTOIRE, *se débattant.*

Laissez-moi donc, laissez-moi.

FIRBEL.

Ah! la méchante.... Un mot encore....

VICTOIRE.

Je ne vous écoute pas.

FIRBEL, *la poursuivant.*

Je veux te prouver....

VICTOIRE, *entrant dans l'appartement de sa maîtresse, et fermant la porte sur le nez de Firbel.*

Et moi, je vous prouve que vous êtes mal tombé.

FIRBEL.

Peste soit de la mijaurée... Elle s'est enfermée! qu'elle y reste... Une soubrette! qui s'en serait douté!... où diable la vertu va-t-elle se nicher?

Il sort par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DORVILLIERS, JEAN, ensuite FIRBEL.

JEAN.

Mais, Monsieur, quand je vous dis qu'il n'y a personne, et qu'on m'a défendu de laisser monter des gens comme vous.

M. DORVILLIERS.

Des gens comme moi, maroufle!

JEAN.

Je ne vous ai pas appelé, maroufle; et, tenez, je m'en rapporte à Monsieur que v'là.

FIRBEL, *entrant.*

Eh bien! que signifie?... Ah! Monsieur, pardon!

M. DORVILLIERS.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

JEAN.

C'est qu'on m'a défendu absolument de laisser monter (*bas à Firbel.*) des usuriers.

FIRBEL.

Ah! ah! j'y suis, Monsieur est.... C'est cela; rien qu'à la mine; ils ont tous un extérieur, une allure... (*A Jean.*) Vous êtes un mal avisé; et ce ne sont pas des gens comme Monsieur que l'on doit éconduire....

M. DORVILLIERS, *à part.*

Il est bien honnête, ce jeune homme. (*Haut.*) Monsieur, je vous remercie.

JEAN.

Mais Antoine m'a dit expressément...

Digitized by Google

FIRBEL.

Votre Antoine est un sot, et vous.... Allons, laissez-nous, monsieur Jean.

JEAN, *à part.*

M. Jean, comme il fait le maître! Votre Antoine est un sot, et vous.... Il est resté court, tout de même; c'est qu'on ne peut rien ajouter à mon nom, je dis!...

SCENE II.

M. DORVILLIERS, FIRBEL.

FIRBEL.

Je suis enchanté de vous voir ici, mon très cher, et surtout très-flatté de faire votre connaissance.

M. DORVILLIERS, *à part.*

Il me paraît un peu familier. (*Haut.*) A mon tour, Monsieur, je....

FIRBEL.

Non; c'est qu'un homme comme vous est très-bon à connaître.... Je vous attendais avec impatience.

M. DORVILLIERS.

Vous m'attendiez! moi!

FIRBEL.

Sans doute; mon ami Charles m'a prié....

M. DORVILLIERS.

Ah! Monsieur est l'ami de M. Charles.

FIRBEL.

Nous ne faisons qu'un .. C'est un galant homme, une bonne pratique; vous ne vous plaindrez pas d'avoir affaire à lui.

M. DORVILLIERS, *à part.*

Pour qui me prend-il donc? voyons. (*Haut.*) C'est donc à M. Charles que j'aurai affaire?

FIRBEL.

Parbleu, à qui donc? Eh bien! apportez-vous les 15,000 francs?

Digitized by Google

M. DORVILLIERS, *à part.*

Je vois ce que c'est, il me prend pour un prêteur d'argent... (*Haut.*) Mais, il me semble... J'aurais une petite observation à faire.

FIRBEL.

Est-ce que vous n'êtes pas content des intérêts? Pourtant, lorsqu'on vous donne un billet de 20,000 fr., à six mois de date, pour 15,000 fr. que vous prêtez....

M. DORVILLIERS, *à part.*

Le malheureux!

FIRBEL.

Je trouve cela fort raisonnable.

M. DORVILLIERS, *à part.*

Quelle inconduite!

FIRBEL.

Vous n'êtes pas un Turc, un Arabe, un corsaire!

M. DORVILLIERS, *sévèrement.*

Savez-vous bien, Monsieur que 15,000 francs, c'est beaucoup d'argent, et qu'en y joignant un si fort intérêt...

FIRBEL.

Ah! vous en convenez vous-même, monsieur l'usurier.

M. DORVILLIERS, *à part.*

J'ai failli me trahir! remettons-nous.

FIRBEL.

Est-ce que vous auriez de la conscience, par hasard? Des remords, peut-être.... des remords!

M. DORVILLIERS.

Lorsqu'on fait un état.... il faut bien....

FIRBEL.

Oui, oui; il faut le faire sans remords ni conscience, n'est-ce pas?

M. DORVILLIERS.

Cette somme considérable demande des sûretés, des garanties....

FIRBEL, *à part.*

Ah! diable! (*Haut.*) Mais, mon ami Charles a un bel

Digitized by Google

emploi.... de belles espérances.... un superbe mobilier, et un beau-père vieux et avare... hein! cela vous fait rire, vieux pécheur!

M. DORVILLIERS.

Que dites-vous donc là?... Il me semble, au contraire, avoir entendu dire que leur père leur avait tout donné, et qu'il est réduit à vivre très-mesquinement dans une petite ville de province.

FIRBEL.

Qui diable vous a fait ces contes-là? (*A part.*) Il est instruit. (*Haut.*) Je ne veux pas dire qu'il roule sur l'or et sur l'argent, mais quand on est avare on est toujours riche; vous savez cela, vous!

M. DORVILLIERS.

Vous me croyez riche, par hasard... Au reste... Et c'est le beau-père vieux et avare qui me répondra à moi, n'est-ce pas.

FIRBEL.

Perdez-vous la tête! Est-ce que vous avez vu jamais les pères répondre des dettes des enfans... ils les paient et c'est bien assez.

M. DORVILLIERS.

Ah! c'est juste... Mais votre ami Charles est donc un jeune homme dérangé?

FIRBEL.

Dérangé n'est pas le mot; c'est un homme ardent, ami du plaisir, passionné pour les arts, qui fait l'amateur, donne des soirées, ne calcule pas sa dépense et...

M. DORVILLIERS.

J'entends.

FIRBEL.

C'est moi qui l'ai formé.. Pour entretenir ces belles inclinations, toutes louables qu'elles puissent être, il en coûte; mais un avenir brillant se montre devant lui et un jour...

M. DORVILLIERS.

Oh! sans doute, un jour, qui peut-être n'est pas loin, le mettra dans la position qu'il mérite et qu'il doit attendre à si juste titre, guidé par vos avis et vos sages leçons.

FIRBEL.

Vous me flattez, vieux malin.

Digitized by Google

M. DORVILLIERS.

Oh! pas du tout, ce n'est pas mon intention. Et la femme de votre ami, elle doit également suivre cet exemple?

FIRBEL.

Eh! pas trop, elle se sent encore des principes rétrécis de son père. Jeune, vive, spirituelle, jolie, elle pourrait éclipser toutes ses rivales; mais la coquetterie l'effraye, elle tremble devant l'opinion... qu'elle est loin de nos belles du jour!... pourtant je n'en désespère pas.

M. DORVILLIERS.

Que d'obligations! (*à part.*) Ah! j'avais besoin qu'il me dit cela de ma fille. (*haut.*) Ah! çà, le beau-père approuve donc toute cette dépense? A sa place, je sais bien ce que je ferais, moi.

FIRBEL.

Peste! il ne sait rien de ce qui se passe, cela dérangerait tout, et ce n'est pas moi qui irai le lui dire.

M. DORVILLIERS.

Au fait, cela n'est plus nécessaire.

FIRBEL.

C'est qu'ils sont tenaces en diable, ces pères... et sans la noble assistance d'honnêtes gens, comme vous, on ne saurait vraiment où donner de la tête.

M. DORVILLIERS.

Nous sommes toujours là pour les occasions difficiles, il y a compensation.

SCÈNE III.

Les Mêmes, ANTOINE.

ANTOINE, *à M. Dorvilliers.*

Quoi, monsieur, vous êtes ici?

M. DORVILLIERS, *à part.*

Ah! diable, il va me découvrir.

Il lui fait des signes.

FIRBEL, *à Antoine.*

Cela vous étonne, n'est-ce pas? vous comptiez davantage sur votre défense de laisser monter.

Digitized by Google

M. DORVILLIERS.

Oh! cela m'est égal, à moi, j'entre malgré les portiers et toutes les défenses.

ANTOINE.

Moi j'aurais ... ah! monsieur, pourriez-vous croire?

FIRBEL.

Il fait le plongeon, à présent.

ANTOINE, *à M. Dorvilliers.*

Ce n'est pas Antoine qui donnerait des ordres...

M. DORVILLIERS, *bas.*

Tais-toi. (*haut.*) Il suffit, je ne me formalise pas, moi.

ANTOINE, *à part.*

Il y a quelque anguille sous roche.

M. DORVILLIERS.

Cependant je me permettrai de dire à M. Antoine, qu'un honnête domestique, jaloux de son devoir, qui connaît l'état des affaires de son maître, état qu'il aurait peut-être pu prévenir par ses avertissemens, ne doit pas au moins entraver les moyens qui peuvent encore lui être utiles.

FIRBEL.

Bien, très-bien; un père, à votre place, ne parlerait pas mieux. Ces coquins-là, à les entendre, on les prendrait pour d'honnêtes gens.

ANTOINE, *à part.*

Comme il lui parle, il ne le connaît donc pas. (*haut à M. Dorvilliers.*) Monsieur, je puis avoir l'apparence des torts, mais quand vous saurez...

M. DORVILLIERS.

C'est bon, c'est bon, je ne veux pas en savoir davantage.

ANTOINE, *à part.*

Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

FIRBEL.

Revenons à notre affaire. Ainsi, pour les 15,000 fr, on peut compter sur vous... les avez-vous là?

M. DORVILLIERS.

Non, je ne croyais pas en venant ici...

ANTOINE, *à part.*

Il prête quinze mille francs, lui!

Digitized by Google

FIRBEL.

Allez donc les chercher ; mon ami Charles va rentrer, et nous terminerons, dépêchez-vous.

M. DORVILLIERS.

Je ne tarderai pas à revenir.

FIRBEL.

Ah ! çà j'y compte, n'y manquez pas au moins.

M. DORVILLIERS.

Soyez tranquille, je ne vous manquerai pas, et vous apprendrez à me connaître.

ANTOINE, *à part.*

Il me fait signe, suivons-le, il m'éclaircira tout ceci.

SCENE IV.

FIRBEL, *seul.*

Enfin, voilà, je crois, les quinze mille francs assurés ; quant au billet de vingt mille francs, Charles le signera ; que Charles le paie, cela ne me regarde pas...Nous voici remis à flot pour quelque temps. Il faut être juste pourtant, notre petit chef de bureau est un bon diable, avec qui je fais assez bien mes affaires... et il me parle de sa reconnaissance, il croit à mon désintéressement... ah ! ah ! ah ! mon désintéressement le tient quitte de sa reconnaissance... J'entends quelqu'un... ce sont eux.

SCENE V.

CHARLES, ERNESTINE, FIRBEL.

CHARLES.

Ah ! mon ami, tu me vois dans l'enchantement, ravi, transporté..... La charmante habitation que nous allons avoir ! Un salon d'une élégance ! Tu verras mon billard, délicieux, mon ami, d'un goût...

FIRBEL.

Oh ! parbleu, je m'en rapporte à toi. Et entreras-tu bientôt dans ce paradis terrestre ?

Digitized by Google

CHARLES.

Ne plaisante pas; non, c'est que vraiment tu en seras étonné. Mes réparations s'achèvent, vingt ouvriers, mon ami, peintres, menuisiers, doreurs, tapissiers, c'est un train, un mouvement... J'aime à faire travailler, moi.

FIRBEL.

Que de fêtes vont célébrer ta prise de possession de ce lieu charmant! (*à Ernestine*) Je vous retiens déjà pour commencer le bal... A propos, eh bien! donnez-nous donc des nouvelles de cette chère Clarisse, a-t-elle toujours ses maux de nerfs, ses étourdissemens?

ERNESTINE.

Mais non, je vous assure, je l'ai trouvée plus gaie qu'à l'ordinaire.

FIRBEL.

Vous verrez qu'elle aura gagné au jeu, ou qu'elle aura eu l'adresse de faire payer quelques-unes de ses dettes à son mari.

CHARLES.

Tu pourrais bien avoir deviné.

ERNESTINE.

Et moi, j'en suis certaine; elle m'a fait voir la plus jolie parure qu'elle vient de se donner, et le plus beau voile d'Angleterre, ah!... Charles, je n'en ai point, moi, de voile d'Angleterre.

FIRBEL.

Mon ami, tu entends, et tu sais ce que cela veut dire.

CHARLES.

Oui, oui, ma bonne amie... mais, vois-tu, dans ce moment...

ERNESTINE.

Oh! je ne suis pas pressée du tout, j'attendrai s'il le faut, pourvu qu'à notre première soirée...

FIRBEL.

C'est cela, dans deux ou trois jours. Charmante! on n'est pas plus raisonnable.

On entend du bruit dans le fond.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

Les Mêmes, VICTOIRE, ANTOINE.

ERNESTINE.

Victoire, quel est ce bruit ? pourquoi...

ANTOINE, *à la cantonnade.*

Allez vous-en au diable, ou prenez patience.

CHARLES.

A qui en avez-vous donc, Antoine?

ANTOINE, *tenant des papiers.*

Monsieur, ce sont vos... (*à part.*) Ah! mon dieu, il n'est pas seul.

CHARLES.

Eh! bien, qui?.. mais, parlez donc, avec vos signes, que voulez-vous dire, voyons ?

ANTOINE.

Vous le voulez ? Eh! bien, monsieur, c'est votre entrepreneur qui demande les mille écus que vous lui aviez promis pour le commencement du mois.

CHARLES.

Que diable ! il aurait bien pu attendre.

FIRBEL.

Ils sont tous de même; je n'ai jamais vu un créancier venir à propos.

CHARLES.

Allons, faites-le entrer, je vais lui parler.

ANTOINE.

Oui, monsieur, mais c'est que...

CHARLES.

Eh! bien?

ANTOINE.

C'est que votre tailleur est avec lui.

CHARLES.

Et parbleu! faites-le entrer aussi. On a bien de la peine...

Digitized by Google

ANTOINE.

Ne vous fâchez pas, monsieur, je vais les introduire avec toute la sequelle des marchands qui les suivent et dont voici les mémoires, ainsi que ceux de la marchande de modes et autres qui concernent madame.

Il pose les mémoires sur une table.

ERNESTINE.

Quoi ! ils sont tous réunis là-dedans ?

ANTOINE.

Tous, madame... il semble qu'ils se soient donnés le mot.

VICTOIRE, *à part.*

Oh ! oh ! tout ça prend une mauvaise tournure.

FIRBEL.

Ma foi, nous voilà bloqués... heureusement que nous avons une *porte de bon secours*, et que ton petit escalier dérobé...

VICTOIRE, *à part.*

Je crois qu'il est temps de penser à faire mon paquet.

Elle sort.

ERNESTINE, *à elle-même.*

Quelle pénible situation !.. Et mon père qui peut venir !

CHARLES.

Encore, si je pouvais leur donner un à-compte !

FIRBEL.

Cherchons à gagner du temps : Fais dire que tu n'y es pas et qu'ils repassent demain. Aussi bien, ce soir...

ERNESTINE.

Oui, oui, Antoine, je vous en prie, faites en sorte qu'ils se retirent le plutôt possible.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, JEAN.

JEAN, *dans la coulisse.*

Eh ! pardi, laissez-moi donc passer, vous autres .. ouf ! (*à Charles.*) Monsieur, voilà deux lettres, une pour

Digitized by Google

madame, (*il cherche. Donnant celle d'Ernestine.*) Elle est de madame Hortense.

ERNESTINE.

D'Hortense!.. attendez, Antoine... Quel espoir! si elle me rendait la somme que je lui ai demandée.

JEAN.

C'est son petit jockei qui vient de l'apporter, ce petit bambin tout joufflu... (*à Charles.*) Celle-ci, monsieur, c'est de la part de son Excellence.

FIRBEL.

Encore des affaires! on te poursuit donc sans relâche?.. Mais c'est une galère que ces bureaux!

ERNESTINE, *qui a lu sa lettre.*

Peut-on être plus contrariée! Au lieu de me rembourser, Hortense demande à m'emprunter encore! C'est prendre bien son temps... Antoine, ne tardez plus.

Antoine sort, et Victoire rentre avec un paquet à la main.

CHARLES, *lisant.*

Se peut-il! ciel!..

ERNESTINE.

Qu'as-tu, mon ami? qu'est-il donc arrivé?

FIRBEL.

En effet, tu parais troublé.

CHARLES.

Ah! j'en ai bien sujet.

VICTOIRE, *à part.*

Il y a encore du nouveau!

JEAN, *de même.*

Tâchons de savoir de quoi il retourne.

CHARLES, *voyant que Jean et Victoire ont les yeux sur lui.*

Laissez-nous.

VICTOIRE, *à part.*

La prédiction d'Antoine paraît se réaliser... Jean, descendez mon paquet chez vous.

Jean sort par le fond, et Victoire par la porte à gauche.

Digitized by Google

SCENE VIII.

CHARLES, ERNESTINE, FIRBEL.

ERNESTINE, *à Charles.*

Te voilà seul avec ton Ernestine et...

FIRBEL.

Ton véritable ami.

ERNESTINE.

Fais-nous connaître...

CHARLES.

Je suis... destitué !

ERNESTINE.

Destitué !

FIRBEL.

Toi !.. cela ne se peut pas... voyons.

CHARLES, *froissant la lettre et la mettant dans sa poche.*

Dispense-moi.....

FIRBEL.

Il est donc vrai !.. Tu me vois frappé, comme toi-même, de ce coup aussi terrible qu'imprévu... Ayez des talens, du goût, aimez les beaux-arts, cherchez à les faire fleurir ! voilà le sort qui vous attend.

CHARLES.

Je suis atterré !

ERNESTINE.

Quel avenir pour nous !

FIRBEL.

Imite ma philosophie... d'ailleurs, tu n'es pas sans ressource, la somme que tu vas toucher de cet honnête prêteur...

CHARLES

Eh ! tu me croirais capable d'accepter un prêt sans l'assurance de pouvoir l'acquitter !

FIRBEL.

Ah ! çà, es-tu devenu fou, avec tes scrupules ? (*à part.*) Diable ! cela ne ferait pas mon compte.

Digitized by Google

ERNESTINE.

Ne blâmez pas cette délicatesse, monsieur, sans elle serions-nous dignes de l'intérêt qu'on peut nous porter.

FIRBEL.

Pourtant, faites bien vos réflexions, tous les deux... avec tous ces beaux sentimens on ne contente pas ses créanciers ; et ils sont là... Mais le trouble où vous êtes ne vous permet pas de m'entendre en ce moment. Je reviendrai bientôt pour me trouver ici avec notre homme aux quinze mille francs, et j'espère que nous te rendrons plus raisonnable; allons. du courage, morbleu! . Je passe par ton petit escalier, de peur de rencontrer parmi ces messieurs quelque figure de connaissance *Il sort à droite.*

SCENE IX.

ERNESTINE, CHARLES.

ERNESTINE.

Eh ! bien, Charles, veux-tu me laisser voir cette lettre ? Quels motifs assez puissans ont pu déterminer le Ministre?..

CHARLES, *lui donnant la lettre.*

Vois.

ERNESTINE, *après avoir lu.*

Que dira mon père !

CHARLES.

Quelqu'un m'a nui.

ERNESTINE.

N'accusons personne, cette lettre semble prouver...

CHARLES.

Eh! quoi! Ernestine, aussi...

ERNESTINE.

Ta femme a peut-être le droit de te parler avec sincérité. Déjà, plusieurs fois, dans les bureaux, on s'était plaint de tes absences fréquentes, tu le sais, on t'accusait de négligence pour les affaires qui t'étaient confiées.

CHARLES.

Eh! bien, soit, puisque vous le voulez ; c'est moi seul... et vos reproches...

Digitized by Google

ERNESTINE.

Ce ne sont point des reproches que je t'adresse, je veux t'éviter d'être injuste.

CHARLES.

Et vous vous servez de ce prétexte pour me rappeler des torts auxquels, je pense, vous ne vous croyez pas étrangère.

ERNESTINE.

Il n'était pas besoin de m'en faire souvenir... et quoique vous puissiez dire, je ne vous ai pas donné l'exemple de cette dureté.

CHARLES.

Que me fallait-il, à moi?.. peu de chose suffisait à mes goûts, et ce n'est point là la cause de la pénible situation où je me trouve.

ERNESTINE.

Vous n'oseriez pas m'en accuser, sans doute?

CHARLES.

N'est-elle pas la suite de vos fêtes, de vos plaisirs, des folles dépenses de votre toilette?

ERNESTINE.

Et quelle est cette dépense! Me voyez-vous cinq à six cachemires? me voyez-vous renouveler mon écrin tous les six mois, comme tant d'autres, que je vaux bien, peut-être... vous ne m'avez seulement pas donné une loge à l'Opéra!.. Que je suis malheureuse!

CHARLES.

Plaignez-vous encore! ne sait-on pas que votre sexe sacrifierait tout à une fantaisie!

ERNESTINE.

Peut-on faire un tel reproche à une femme!.. c'est épargner bien peu notre sensibilité!.. Vous ai-je parlé moi, de vos tableaux! vous ai-je reproché votre passion pour vos bronzes, vos magots et vos antiquailles?

CHARLES.

Mes antiquailles! elles ont une valeur, au moins!.. mes antiquailles! (*il va s'asseoir d'un côté du théâtre.*) Il faut que je me retienne pour ne pas éclater... mes antiquailles!

ERNESTINE, *allant s'asseoir du côté opposé.*

Peut-on me traiter ainsi?

Digitized by Google

CHARLES, *lui tournant le dos.*

Femme sans goût!

ERNESTINE.

Homme cruel!

CHARLES.

Quelle barbarie!

ERNESTINE, *pleurant.*

Ah! mon père, mon père!

SCENE X.

Les Mêmes, ANTOINE.

ANTOINE, *dans le fond.*

Que viens-je d'apprendre?... les voilà... dans quel état!... (*Il s'approche de Charles*). Monsieur...

CHARLES.

Venez-vous encore?...

ANTOINE.

Non, monsieur, vous êtes malheureux... je ne puis que gémir avec vous.

ERNESTINE.

Ce bon Antoine!

CHARLES.

Laissez-moi, mon ami.

ANTOINE.

Eh quoi! vous me repousseriez?

CHARLES

Non... mais vos pleurs ne font qu'accroître mes tourmens, en me rappelant des torts...

ANTOINE.

Ah! monsieur, ce n'est pas là mon intention.

ERNESTINE.

Antoine, ne nous abandonnez pas.

CHARLES, *avec amertume et sensibilité.*

J'ai fait le malheur de tout ce qui m'entoure, et je ne sais quel parti prendre dans mon désespoir.

ERNESTINE.

Quel langage!

ANTOINE.

Mon cher maître, pourquoi irriter ainsi vous-même votre mal?... cherchons plutôt...

Digitized by Google

CHARLES, *se levant avec impétuosité.*

Oui, il est temps qu'il finisse... et j'en sais le moyen.

ERNESTINE.

Charles, arrête. Quel sinistre projet!

ANTOINE.

Monsieur, qu'allez-vous faire? ô ciel!

ERNESTINE, *l'entourant de ses bras.*

Ne me quitte pas!

CHARLES, *la pressant sur son cœur.*

Rassure-toi, mon Ernestine! (*A Antoine.*) Ne craignez rien, mon ami... si j'ai eu la faiblesse de commettre des fautes, je n'aurai point la lâcheté de fuir devant le malheur, j'aurai le courage de tout supporter.

ANTOINE.

Ah! mon cher maître, vous n'êtes pas le plus coupable.

ERNESTINE.

Antoine, quoi! vous croyez...

ANTOINE.

Ni l'un ni l'autre; un seul vous a perdu... ce monsieur de Firbel...

CHARLES.

Peut-être votre zèle vous emporte-t-il trop loin.

ANTOINE.

Non, non, monsieur. Le méchant est comme le charbon, s'il ne vous noircit, il vous brûle.

CHARLES.

Je vais prendre les moyens de parer au plus pressé... surtout cachons bien à notre père... son départ nous laissera quelques jours... je sors, j'ai encore un espoir...

Il sort par son appartement.

SCENE XI.

ERNESTINE, ANTOINE.

ERNESTINE.

Ainsi, notre position est déjà connue... et déjà peut-être la froide curiosité de nos prétendus amis se rit de nos douleurs... mais que m'importe!... Antoine, ces marchands sont-ils encore là?

ANTOINE.

Hélas! mon dieu, oui, madame.

Digitized by Google

ERNESTINE.

Eh bien, priez-les...

ANTOINE.

De repasser dans quelques jours, madame.

ERNESTINE.

Non, qu'ils attendent.

ANTOINE.

Qu'ils attendent.

ERNESTINE.

Oui, et dites à Victoire de m'apporter tout de suite mon écrin.

ANTOINE, *à part.*

Son écrin!

Il entre à gauche, puis ressort par le fond.

SCENE XII.

ERNESTINE, *seule.*

Allons, Ernestine, le moment des épreuves commence pour toi... moment cruel!.. le sacrifice est pénible, sans doute, mais il n'est pas au-dessus de mes forces, de mon courage et de mon amour.

SCENE XIII.

ERNESTINE, VICTOIRE, ensuite ANTOINE.

VICTOIRE, *portant l'ecrin.*

Madame a demandé son écrin.

ERNESTINE.

Oui, donnez.

VICTOIRE.

Madame veut peut-être choisir la parure qu'elle mettra ce soir... Madame va sans doute en soirée..

ERNESTINE, *à part.*

En soirée, moi! (*Haut*). Non.

VICTOIRE.

Au bal peut-être? madame est bien heureuse; chaque jour ce sont de nouveaux plaisirs pour elle.

ERNESTINE.

Victoire, laissez-moi.

(*Elle ôte ses boucles d'oreilles et autres bijoux qu'elle avait pris le matin, et les replace dans l'écrin*).

Digitized by Google

VICTOIRE, *à part.*

Comme elle paraît triste.... eh ben, ça me fait de la peine . cette bonne dame!.. tiens, je n'y pensais plus, moi, faut pas se mêler des affaires de ses maîtres.

Elle sort, Antoine rentre.

ERNESTINE, *tirant une simple bague de l'écrin.*

Reprenons cet anneau... que seul il me tienne lieu de tous ces brillans auxquels je renonce... je n'aurais jamais dû le quitter (*Elle le met au doigt et le baise*). C'est celui de ma pauvre mère. (*Elle ferme l'écrin*). Antoine.

ANTOINE, *s'approchant.*

Madame

ERNESTINE.

Vous m'avez montré du zèle et de l'attachement. C'est l'instant d'en faire preuve encore.

ANTOINE.

Ah! madame, ordonnez.

ERNESTINE.

Voilà mon écrin, allez avec ces marchands chez mon bijoutier.

ANTOINE.

Quoi, madame, vous voulez...

ERNESTINE.

Je n'écoute que l'honneur... allez, Antoine, prenez ces mémoires, et revenez au plus tôt m'apprendre qu'ils sont acquittés.

ANTOINE.

Pardon, madame, mais Monsieur ne blâmera-t-il point..

ERNESTINE.

Ah! ne craignez rien, Antoine; Charles appréciera mon action.

ANTOINE.

Oui, madame, je cours vous obéir... (*Voyant entrer les créanciers*). Ah! mon dieu! voilà la digue rompue, le torrent déborde.

SCENE XIV.

Les Mêmes, les CRÉANCIERS.

L'ENTREPRENEUR.

Madame, nous vous demandons bien pardon, mais enfin, fatigués de rester dans l'antichambre, nous venons savoir si l'on veut nous donner une réponse... sonnante.

Digitized by Google

ERNESTINE.

Messieurs, vous nous pressez étrangement; vous aviez attendu avec patience jusqu'à ce jour.

L'ENTREPRENEUR.

C'est parce que nous avons beaucoup attendu que nous ne pouvons plus attendre.

TOUS.

Oui, oui.

ERNESTINE.

Eh bien, monsieur, que vous est-il dû?

TOUS.

Vous avez nos mémoires. — Ils sont faits en conscience. — On n'en peut rien rabattre. — Nous voulons être payés.

L'ENTREPRENEUR.

Je suis M. Badigeon, votre entrepreneur. On m'a depuis long-temps amusé par de vaines promesses, et vous me prouvez encore mieux aujourd'hui que de toutes les entreprises que je fais, la plus difficile est celle de me faire payer.

UNE MARCHANDE DE MODES.

Je suis madame Marabou, votre ancienne modiste, et l'ancienneté de mon mémoire prouve assez que, si les modes passent vîte, ce n'est pas du moins celle de faire attendre ses créanciers.

LE TAILLEUR.

Moi, madame, j'ai l'honneur .. je m'appelle Bouracan, honnête tailleur de monsieur... dans mon état, je me pique toujours... je voudrais bien que mes pratiques en fissent autant... de la plus scrupuleuse exactitude... mais j'espère que je ne serai pas venu ici pour...

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon, n'étourdissez pas madame davantage. (*A Ernestine*). Remettez-vous, madame, je vais remplir vos intentions. (*Aux créanciers*). Allons, suivez-moi, vous autres.

LES TROIS CRÉANCIERS.

Nous voulons être payés.

TOUS LES AUTRES.

Oui, oui, nous voulons être payés.

ANTOINE.

Eh bien, vous le serez, morbleu; allons, allons.

LES CRÉANCIERS.

Ah!

Digitized by Google

(*Ils saluent respectueusement Ernestine, et sortent avec Antoine qui dit à part*).

ANTOINE.

Ah! M. Dorvilliers, que n'êtes-vous là?

SCENE XV.

ERNESTINE, *seule.*

Respirons... déjà je sens un peu plus de calme dans mon cœur... mais mon père, mon père!... il va venir... ah! ce n'est pas sa présence que je crains; coupable, je puis, je dois supporter sa colère... mais avoir abusé de ses bontés, avoir trahi sa confiance, avoir empoisonné les jours de sa vieillesse, ah! voilà ce que je ne puis supporter ..Cette idée m'accable plus que l'état de pauvreté qui nous attend... ô mon cher Charles, ton Ernestine saura fournir à tes besoins par ses veilles et par son travail; mes soins et mon amour me conserveront ton estime et ton cœur... mais qui me rendra jamais le cœur de mon père?

SCENE XVI.

CHARLES, ERNESTINE.

CHARLES, *se jetant sur un fauteuil.*

Ah! malheureux!

ERNESTINE.

Mon ami, que t'est-il donc arrivé?

CHARLES, *avec amertume.*

Je ne vois autour de moi que perfidie et trahison.

ERNESTINE.

Songe que ton Ernestine te reste.

CHARLES.

Comme ce Firbel s'est joué de ma confiance et de mon amitié... le perfide!.. je croyais trouver une ressource dans tous ces objets qu'il m'a fait acheter au poids de l'or...

ERNESTINE.

Eh bien!

CHARLES.

Je viens, sans le savoir, de m'adresser au marchand même qui les lui fournissait à vil prix... peut-être étaient-ils d'accord ensemble... il m'a quitté sans m'en rien offrir, et en se riant de ma crédulité trompée... Voilà notre posi-

Digitized by Google

tion, la perspective d'un malheur inévitable... et autour de nous d'avides créanciers...

ERNESTINE.

Peut-être n'en avons-nous plus?

CHARLES.

Que veux-tu dire?

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, M. DORVILLIERS, ANTOINE.

ANTOINE, *accourant.*

Monsieur votre père!

M. DORVILLIERS, *après avoir considéré l'anéantissement de ses enfans.*

Voilà donc les effets d'une mauvaise conduite et de l'oubli de ses devoirs!.. Un père, qui se faisait une joie de revoir ses enfans, craint et souffre de les approcher... et ces enfans que son retour aurait dû réjouir, sont accablés de sa présence... (*Elevant la voix*). Et vous, Antoine, est-ce là ce que je devais attendre de votre zèle et de votre affection? Deviez-vous me laisser ignorer..

ANTOINE.

Ah! mon cher maître, le ciel m'est témoin que vingt fois j'ai eu le projet de vous avertir... je commençais une lettre, affermi dans ma résolution; mais un trait de bonté de madame, un retour de monsieur, une bonne action que je leur voyais faire, me donnait encore de l'espoir, et.. je déchirais ma lettre.

M. DORVILLIERS, *d'un ton concentré.*

J'aurai du moins une consolation dans les peines qu'ils me donnent, c'est de ne les avoir pas méritées.. Vous avez tourné contre moi mes propres bienfaits.... (*S'échauffant par degré*). Que vous avais-je fait pour m'entraîner avec vous dans l'abyme? (*A Charles*) Est-ce pour vous avoir nommé mon gendre; pour vous avoir donné ma place, prix de vingt années de travaux; toute ma fortune follement dissipée; ma fille enfin, ma fille dont les vertus sans vous?..

ERNESTINE.

Ne l'accusez pas, je suis coupable aussi.

M. DORVILLIERS, *à sa fille.*

Oui, sans doute, vos torts ne sont pas moins grands et..

CHARLES.

Arrêtez, monsieur... eh! que pouvez-vous dire que notre

Digitized by Google

cœur ne nous ait déjà reproché... sans doute, votre dessein n'est pas d'accroître notre douleur...

M. DORVILLIERS.

Coupables et malheureux enfans, qu'allez-vous devenir?

ERNESTINE.

Nous avons du moins satisfait aux dettes de l'honneur.

M. DORVILLIERS.

Mais encore, il faut vivre.

CHARLES.

Il me reste pour elle deux bras et du courage.

ERNESTINE.

Je saurai travailler pour lui.

ANTOINE *pleurant, bas à M. Dorvilliers.*

Monsieur, vous les entendez.

M. DORVILLIERS, *ému.*

Tais-toi... (*A ses enfans*). Oui, ces belles résolutions qui naissent avec le malheur s'évanouissent bientôt quand la fortune sourit.

CHARLES.

Ah! monsieur, ne nous ôtez pas du moins l'estime de nous-mêmes.

ERNESTINE.

Nous, oublier jamais cette terrible leçon!... le ciel voit mon cœur... repoussez nos larmes et notre repentir, vous le devez peut-être, mais ne nous ôtez pas le courage que donne le malheur... Eh bien, nous supporterons tout, indigence, misère, votre juste courroux; mais, de grâce, ne nous haïssez pas, et qu'il nous reste du moins la pitié de mon père!

M DORVILLIERS.

Eh bien, oui, je n'y résiste plus, mes enfans.

ERNESTINE, *se précipitant à ses pieds.*

Ah!... mon père!

CHARLES, *ibid.*

Ah! monsieur!

M. DORVILLIERS.

Ce n'est point là, mes enfans, que vous devez être, lorsque mes bras vous sont ouverts

ERNESTINE.

Mon père!.. Charles, tu l'entends, mon père nous pardonne!

Ils se jettent dans ses bras.

Digitized by Google

ANTOINE.

Je le savais bien, ça ne m'étonne pas, mais j'en pleure de joie.

M. DORVILLIERS.

J'ai vu vos créanciers... rassurez vous, je me suis chargé de leurs mémoires; ils sont acquittés... Ma fille, voilà ton écrin.

ERNESTINE.

Mon père!

CHARLES.

Quoi, mon Ernestine...

ERNESTINE.

Je me défaisais de mes bijoux comme tu as voulu me sacrifier tes bronzes et tes tableaux... je n'ai été que plus heureuse que toi.

SCENE XVIII, ET DERNIERE.

Les Mêmes, FIRBEL, JEAN, VICTOIRE.

FIRBEL.

Eh bien!

CHARLES.

Encore ce Firbel.

ANTOINE.

Dieu soit loué, justice va se faire.

FIRBEL.

Je vous trouve plus tranquille, tant mieux... vous avez pris votre parti, et vous avez bien fait... le chagrin ne sert et ne remédie à rien... (*A M. Dorvilliers*). Ah! çà, vous les avez donc rendus plus raisonnables.

M. DORVILLIERS.

Oui, nous sommes d'accord.

FIRBEL, *à Charles.*

Je t'en fais mon compliment, et je m'en félicite autant et plus que toi. (*A part*). Les cinq mille francs que je vais toucher m'étaient furieusement nécessaires. (*A Charles*). J'étais bien sûr de l'empire qu'il aurait sur toi... c'est un homme comme on n'en voit guères. (*A Dorvilliers*). Je lui faisais votre éloge. (*Bas à Charles*). Vois-tu, il faut toujours flatter un peu ces coquins-là.

CHARLES.

Monsieur, apprenez à respecter mon père...

Digitized by Google

FIRBEL.

Son père... ahi! ahi!

M. DORVILLIERS.

Oui monsieur ... son père qui lui a ouvert enfin les yeux.... votre fausse amitié l'a perdu, ses malheurs sont votre ouvrage.... soyez témoin des maux que je répare, et apprenez à votre confusion que ma fortune peut leur assurer encore un sort honorable... Oui, mes enfans, tandis que le mauvais exemple et la séduction vous entraînaient dans le désordre et dans la prodigalité et ne vous attiraient que les ris moqueurs de ceux qui hâtaient votre ruine, moi, par mon industrie et mon activité, je faisais prospérer les faibles épargnes que je m'étais réservées. Le ciel a béni mes travaux! et je recueille chaque jour, dans l'établissement que j'ai fondé, les bénédictions des familles laborieuses qui me doivent leur existence. (*à Firbel.*) Maintenant, vous pouvez vous retirer... Jean, accompagnez monsieur.

FIRBEL.

Oh! ne vous dérangez pas... traitez-moi sans façon.

Il sort.

VICTOIRE, *à Jean.*

Jean, je crois que vous pouvez me rapporter mon paquet.

JEAN.

Je vous le monterai en venant de consigner ce beau monsieur à la porte. *Il sort.*

ERNESTINE.

Mon père, vos bontés surpassent notre repentir.... jamais vous n'aurez à regretter votre généreuse indulgence, et nous consacrerons le reste de notre vie à vous faire oublier les peines qu'un instant d'égarement vient de causer au meilleur des pères.

M. DORVILLIERS.

J'ai pardonné, mes enfans..... je vais achever les affaires qui m'appellent à Lyon... à mon retour, je vous emmène à à Senlis. (*à Charles.*) Je te mets à la tête de ma manufacture, et là vous apprendrez, loin des faux amis, du luxe et de la dissipation des villes, qu'on peut encore trouver le bonheur dans le travail et dans le peu de bien que l'on peut faire.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

FIN.

Digitized by Google